

XYZ. La revue de la nouvelle



Le curé de Parpeçay

Martine Leca

Number 7, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leca, M. (1986). Le curé de Parpeçay. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (7), 69–75.

Martine Leca

Le curé de Parpeçay

Un pas sur la place de Parpeçay fit craquer une jonchée de feuilles. La houle d'un vêtement noir ouvrit la brume matinale. Monsieur le curé, en chemin vers son église, salua l'instituteur, le postier, le secrétaire de mairie et le gardien du cimetière. Il frissonna. Il frissonnait de ne pas trouver d'ouailles au chevet de son seigneur et maître.

— Ah ! murmura-t-il, nul danger qu'il y ait grand monde !

En effet, l'ouverture du portail réveillait pigeons et mulots et déchirait quelques toiles d'araignées posant leur châte sur les saints et les anges. Des feuilles mortes, des plumes, de la paille, des roses séchées jonchaient le dallage. Le goupillon verdâtre reposait sur un siège ainsi que le drap noir à glands d'argent des cercueils, tunique d'une tragédienne antique, sur un prie-dieu. Au-dessus de l'autel dormait un Christ, paisible, aux longs pieds cloués, semblait-il, d'une plume noire ; une larme de sang s'échappait de son cœur à la façon d'un pleur de Pierrot. Deux anges le saluaient. Une verrière, offerte par le Duc de Valencay brillait de tous ses feux pâles, bleus laiteux, isabelle. Dans une absidiole garnie de cent mémoriaux et de roses de plastique, étaient un confessionnal, une stalle au velours mûri, rose comme un vieux lilas, avec un pêle-mêle d'objets religieux : encensoirs, évangéliaires, petits bénitiers et une bannière à la Vierge, couleur caramel, avec louanges écrites en paillettes.

Le curé soupirait à la vue des roses de plâtre et de métal et des saints au visage d'eau calme. Il jeta un regard sur la liste des morts de 14-18 en murmurant les noms glorieux : « Théodore Auprince, Francis Duchêne, Abel Favereau... mais, voyons... la Famille Favereau ? Ne m'ont-ils point demandé une messe tous les ans ? Certes, oui. » Il passa entre les bancs où étaient inscrits en écriture anglaise les noms des fidèles. Dans la travée, il salua saint Vincent à la grappe et Notre-Dame-des-Victoires au cœur percé d'un poignard et Jeanne d'Arc à la chrysalide de lys. Enfin, il s'arrêta devant la cinquième station du chemin de croix où Simon le Cyrénéen cueille la croix comme une fleur. Cette aide cyrénéenne l'emplissait d'une paix qu'il eût voulu accorder à la Famille Favereau. Cette paix l'assoupissait et, ainsi dormant, le curé rêvait : un confessionnal est une pièce à vivre l'au-delà ; ces deux paires d'yeux brillants à travers le treillis de bois, cette chuchoterie du pécheur et du mandataire de Dieu préparant le voyage vers les ombres. Le curé rêvait : il avait reçu, jadis, le maréchal-ferrant de Parpecay, Abel Favereau, et celui-ci sous le sceau de la confession, parlait :

— Voilà, monsieur le curé, ils ont décidé une chose, c'est qu'ils ne resteront pas tranquilles.

Le curé déconcerté posa moult questions :

— De quoi et de qui, mon fils, voulez-vous parler ?

— Eh bien ! de notre famille ; à la mort de tous, elle a décidé de bien agiter le cimetière.

Le curé interloqué reprit ses questions ; Abel répondit par phrases sibyllines ; pour clore et n'en savoir plus de ce trouble qu'il trouvait loin de Dieu, le curé lança :

— Vous récitez dix Pater et dix Ave, mon fils. Allez en paix.

Depuis cette confession, l'eau du Fouzon avait mollement passé, les peupliers connu dix fois la nudité de l'hiver et Abel Favereau, depuis cinq ans, quitté ce monde-ci pour l'autre.

De l'herbe entre des plaques de granit et de marbre ; un ciel pommelé d'avant l'hiver, en rose et gris. Un homme ici arrosait des fleurs, d sherbait, ratissait. Avec la tombée du jour mûrissait la lune. Le jardinier s'apprête   partir. Il regarde, sur un monticule de terre, ce rassemblement d'insectes phosphorescents, au chant comme d'une plume d'oie sur le velin. La nuit est déjà pleine. Le gardien se dirige vers la grille de ce domaine qui est un cimetière. Mais le verrou résiste et l'homme maugr e :

—  a ne ferme donc point ! Ils sont malins ceux-là.

Et il regarde cette paix, cette fin indolore, cette terre, le-vure des  mes.

Le verrou résiste.

— C'est que je veux point dormir là, grognait le gardien ; c'est bon pour vous, et du menton il indiquait les allongés sous leur édredon de granit. Et puis on mange pas de perdreaux aux choux là-bas ! Toi, l' il blanc, reprit-il en direction de la lune, dis-lui que je suis pas pressé !

Le verrou enfin se referme. L'homme jette un dernier regard sur le bouquet d'insectes.

— C'est l'habitude des lucioles, ici-bas ; c'est l'habitude, on le dit.

De ses haltes somnolentes sous la cinquième station du chemin de croix, le curé conçut une complication pulmonaire qui l'éloigna trois mois du service de Dieu.

Chaque soir, en refermant le difficile verrou, le gardien constatait ces points phosphorescents sur la motte de terre. Camille Mazouard s'étonna :

— Des lucioles, en hiver ?

Il observa, et l' v nement eut lieu.

Les points phosphorescents bruiss rent et d coup rent la butte de terre. L'entrée débouchait sur un tunnel duquel parvenait des rires, des chants et des conversations.

Ils étaient là.

Les Favereau.

Ils avaient quitté leur couche respective et creusé des ga-

leries ainsi qu'une large pièce commune où il se retrouvaient pour dîner. Le gardien, Camille Mazouard, affirme qu'ils ne soupaient que de pain et de vin ; mais leurs conversations étaient fort animées.

Ah ! ça, nous ne sommes pas éternels, fit une octogénaire poudrée, rosée, fragile comme une fleur de pêcher.

Je le disais bien haut du temps de mon vivant.

— Vous le disiez, rétorqua un homme, comme pour annoncer un temps privilégié.

— Mais non ! s'exclama un vieillard à monocle et col dur, elle leur annonçait les préparatifs d'un voyage !

L'octogénaire reprit avec une ardeur qui rosissait son teint :

— Un voyage, oui, et d'ailleurs j'avais bien préparé mes pensées, tout plié, repassé, blanchi mes idées.

— C'est essentiel, fit l'homme au col dur.

— Je n'emportais rien de sombre, enchaîna l'octogénaire ; j'avais repris le passé et l'avais toiletté.

— En somme, dit un homme à voix de stentor, voilà que vous retrouviez le virginal, les illusions de la jeunesse ? À ces mots, ricana une femme aux cheveux noir corbeau et au visage osseux dont la peau semblait boire la lueur des bougies.

— Des grands mots, ça. Je voulais rester, moi.

— Ah ! vous vouliez, vous vouliez ! s'écria l'homme au monocle ; mais vous n'avez pas eu la sagesse, vous, de préparer vos idées blanches, votre petit linge de lumière, voilà tout...

— Eh bien, non ! s'emporta la femme, je n'ai pas eu le temps ! mais j'étais là bien avant vous, ce qui n'est pas gai.

— Enfin, Charles, fit la dame au teint de pêche, notre idée était bonne, n'est-ce pas ? Nous sommes enfin réunis. N'est-ce pas, mon fils ? Vous étiez bien absent du temps de mon vivant ?

— Oui... oui, réunis ; mais pour combien de temps ? répondit Charles. Tenez, regardez ma main !

— Votre main ? fit la femme brune en voyant dans la paume de Charles un médaillon de peau grise.

— C'est de la poussière, ma chère Léonie, répondit Charles.

— Ah ! s'exclama l'assemblée.

— N'y a-t-il pas un remède ? questionna la brune Léonie.

— Un remède ? fit Charles interloqué ; mais je dois préparer mes belles idées, mes belles pensées, mon rayonnement, et vous de même ; la fable est jouée !

— Allons nous coucher, mon Charles, fit l'octogénaire à son fils.

La troupe se leva, s'embrassa, souffla les bougies. Camille Mazouard tremblait. Il vit les lucioles refermer le couvercle de terre et le couronner à nouveau. L'aube était là. Camille, comme à l'accoutumée, œuvra dans le jardin des allongés. Il ôta les pommes aigrettes tombées sur la tombe des Moreau-Brisset et des Rousseau-Chabeau et l'herbe poussée dans le chemin. Ce lieu était entouré de pacages, de bois, de ciel. Camille ramena les yeux sur le périmètre de son travail : ici, une tombe comme une barque couchée et plus loin des sépultures enfouies peu à peu comme des hommes par les sables mouvants.

Trois mois passèrent comme l'eau du Riau, du Fouzon, du Nahon, d'une belle lenteur accordée à la saison. Chaque dimanche, Camille assistait au dîner Favereau. Les aubes étaient bleues et la terre festonnée de gel.

Le curé revint, silhouette amaigrie, enveloppée de châles, il s'en allait boire le soleil hivernal sur la place. La demeure de Dieu, à son grand plaisir, avait gagné en patine, en poussières solides et tramées comme des tapisseries. Cet homme en quoi le déclin vivait avec des façons de flamme formait ses pensées dans l'absidiole où le Christ ressuscité présentait son cœur en gloire. Le curé entendit qu'on l'appelait. Il regarda les lèvres du Christ blond, aux yeux bleus, à la carnation de poupée (aux yeux vagues), aux mains blanches.

— Est-ce que vous me parlez ? demanda-t-il à la statue.

— Non, c'est moi, fit-on dans son dos, c'est moi, le se-

crétaire de mairie. Puis-je vous parler, mais ailleurs, monsieur le curé ; ce n'est guère prudent, ce froid, avec vos poumons.

Ils étaient dans la mairie de briques rouges, près du poêle. Le curé, en sa paix de soie, nota l'agitation du secrétaire de mairie et fit :

— Je vous écoute, mon fils.

— Eh bien, monsieur le curé, c'est au sujet du cimetière.

Le curé retrouva des sarcasmes :

— Et alors ! Tous reposent là-bas, et aucun ne s'est éveillé.

Il vit glousser le secrétaire.

— Ce n'est pas le cas des Favereau. Quel désordre ! Quel bruit ! Quel scandale !

— Et qui s'occupe des Favereau ? Laissez ces braves gens ! Un peu rebelles, je le sais ; ils bougent. Eh quoi ?

— Mais songez qu'ils creusent des galeries, qu'ils se retrouvent et dînent !

— Tous les dimanches, j'espère ?

— Le dimanche, certes !

— À la bonne heure ! Je les reconnais bien, l'esprit de famille... mais ce n'est pas vous qui avez vu la chose ?

— Je tiens l'histoire du gardien, Camille Mazouard.

Le curé regarda le secrétaire. Il se leva, ouvrit ses mains au-dessus du poêle ; il vit sur terre cette rosée qui n'avait pas fondu et dans le ciel des ramiers et il demanda :

— Camille a-t-il vu les mets qui nourrissaient les Favereau ?

— Oui, oui, du pain et du vin.

Le curé referma ses mains, tourna ses pouces et sourit onctueusement. Puis se tournant à nouveau vers le secrétaire à la mine toujours plus étonnée, il fit :

— Voyez-vous, mon cher secrétaire, comme j'apercevais ce vol de pigeons, là-bas, je songeais que nous pourrions parler de tout cela devant un plat de pigeons aux choux, et en présence, bien sûr, de Camille.

— Mais pour l'heure, que pensez-vous de l'affaire, mon-

sieur le curé ?

— Je pense que ces Favereau n'ont pas fini de m'étonner et que je les recevrai bientôt ; car si je ne m'abuse, ils ne sont pas loin.

Le secrétaire de mairie se figea sur sa chaise et observa le curé qui se retirait d'un pas feutré. Ce furent les derniers mots de ce serviteur de Dieu. Quelques jours après, il fut saisi d'une langueur qui le força au coucher. Un peu de sa vie restait sous la cendre ; allongé sous la robe noire des cercueils, il murmurait, rêve ou réalité : « Tiens donc, les Favereau ont fini leur tunnel ; je les entends venir. »

Ici flottait un brouillard où les âmes vivaient. Les statues animaient leurs gestes de soldats de plomb. Le Christ ressuscité recousait ses plaies ; les roses de plastique fanaient et les anges agitaient leurs ailes. Par une verrerie brisée en étoile, le curé voyait les nuages défiler vivement ; un vent d'Atlantique arrachait les scories du ciel, derrière vibraient les étendards bleus de l'azur. Réalité ou rêve ? Une couronne de lucioles soulevait une dalle au centre de l'église et douze personnages, issus de quelque tunnel, vinrent s'asseoir, murmurer. Avec un réflexe de flamme courbée dans la cire, le curé se redressa et fit :

— À la bonne heure, voilà des ouailles qui ne dérangent ni les plumes, ni la paille, ni les fleurs séchées...

Il haleta, tendit sa main, enfin, il s'abattit sous le velours noir.

Un parfum de pigeon aux choux coulait du vitrail brisé.

Martine Leca : Française. Vit à Paris. 33 ans. Elle collabore comme nouvelliste, auteur dramatique, romancière, poète et critique littéraire à diverses revues dont *la Nouvelle revue de Paris* et *la Nouvelle République*. Des nouvelles paraîtront dans la revue *l'Infini* et dans le journal *la Croix*.